

« Notre héros », par L. D. FB (Merci !)

"notre héros"

P. 141-142 : les ciseaux

148 + 156 : un héros ne sachant pas jouir du bonheur d'être aimé et qui "oublie d'être sincère"

171-173 : Bray-le-Haut, admiration et enthousiasme

237 : émotion et intégrité

250 : évanouissement au séminaire

257 : les "étourderies" du séminaire

261 : un héros qui se remet vite de ses émotions (l'ambition plus forte que l'amour)

272 : "les infortunes de notre héros" au séminaire (on veut le battre)

339 : "entrée dans le monde"

380 : "l'amour-propre toujours souffrant de notre héros" (compassion / ironie?)

422 : Mathilde séduite par l'orgueil du héros

487 : "notre héros eut la gaucherie" (la chaise de paille où il se retrouve isolé)

527 : "notre héros courut chez le comte Altamira" (jeunesse, enthousiasme) + 531

546 : Mme de Fervaques, un héros ambitieux et manipulateur

571 : L'aboutissement de son ambition

"son héros" (Napoléon) p.109-329

"comme des héros d'Homère" p.131 souper avec Fouqué

"Il se sentit un héros" p.165 sur son cheval, lors du passage du roi

"l'attitude d'un héros" p.439 lettre de Mathilde

"les héros du MA" p.595 lettre à Mathilde

"au temps des héros" p.616 rêve de Mathilde

"le héros des jeunes femmes de Besançon" p.657

"notre provincial" p.240-389

"notre jeune philosophe" p.548

« Notre héros », par L. D. FB (Merci !)
"Notre héros"

Au sens antique, le héros (du grec "hêrôs", chef puis demi-dieu) appartient au vocabulaire mythologique et religieux. Passant du sacré au profane, il désignera par extension, dès le XVI^e siècle, celui qui présente des exploits extraordinaires, parfois guerriers, liés à l'action et à la valeur. Ses qualités sont nombreuses, du courage à la force, en passant par la sagesse et l'intelligence (que l'on pense à Ulysse, héros de *L'Odyssée*, surnommé "l'homme aux mille ruses"). Ce n'est qu'au milieu du XVII^e siècle qu'apparaît le sens de personnage principal d'une œuvre littéraire. Le héros de roman n'est pas toujours si facilement identifiable, dans *Le personnage en question*, Philippe Hamon envisage tout ce qui peut définir le héros : celui doté du portrait le plus riche, celui qui intervient le plus souvent c'est à dire qui apparaît le plus fréquemment, celui qui a le plus de poids dans le cours de l'action... Les paramètres sont nombreux. Finalement, il le résumera au "point focal" de l'œuvre, l'équivalent du "point de fuite", c'est-à-dire, le "personnage-centre avec lequel coïncide le lecteur"

Dans *Le Rouge et le Noir*, que Stendhal songea un temps à baptiser *Julien*, il n'est pas question de s'interroger sur le personnage qui remplit ce rôle mais bien plutôt de s'intéresser à la perméabilité entre ces deux définitions. Plus problématique encore est l'usage qu'il fait de "notre héros", expression propre à faire naître des attentes chez le lecteur. A travers un cheminement de 18 occurrences, nous questionnerons le rapport problématique que l'auteur entretient avec son personnage, question essentielle et maintes fois débattue, mais également la relation mise en place entre l'auteur et le lecteur, enrôlé de force dans la première personne du pluriel. En quoi ce choix énonciatif fait-il sens et quelles interprétations proposer de cet usage ? Oscillant entre l'ironie et le sérieux, l'auteur nous délivre un message presque systématiquement ambigu (véritable *topos* de la critique stendhalienne) que nous tenterons de mettre au jour.

Il s'agira tout d'abord, à travers l'expression "notre héros", de montrer comment l'auteur construit et noue une connivence avec un lecteur contraint de jouer un rôle actif, et de comprendre les enjeux de ce choix énonciatif. Nous verrons par ailleurs que, de manière très marquée, et notamment avec le procédé de l'ironie, l'auteur prend ses distances avec son héros dans une mise en scène bien orchestrée visant l'affirmation d'une éthique, ce qui nous conduira finalement à étudier comment, dans une ultime preuve de tendresse, il tend à faire un retour complice vers son personnage.

Interprétation 1 : Tirer le lecteur par la manche = connivence avec le lecteur

Interprétation 2 : Un narrateur qui prend ses distances = l'œuvre comme "novel"

Interprétation 3 : Un retour complice vers le héros = une forme de tendresse ou la naissance du héros moderne

I - Tirer le lecteur par la manche

1) Du personnage au héros

Si l'on se place selon le premier sens du mot, Julien n'est pas un héros, en ce sens qu'il n'est pas héroïque, souvent peu sympathique. Le seul véritable héros auquel il est fait allusion dans notre texte est Napoléon Bonaparte. En effet, Julien s'identifie immédiatement à un autre "héros" : Napoléon, "son héros" (p.109 puis p.329), dont le destin le fascine : "C'était la destinée de Napoléon, serait-ce un jour la sienne ?" (p. 119). Cela renvoie à des exploits guerriers et à une époque pour lui mythique faite d'héroïsme. La première fois que ce mot apparaît ce n'est donc pas pour désigner Julien mais Napoléon Bonaparte, ce qui a une certaine importance, dans la mesure où l'horizon d'attente du lecteur se dessine. Lorsque ce même nom glissera de l'empereur à Julien, le lecteur choisira plus naturellement ce premier sens et sera forcément placé dans une attente, attente d'actions extraordinaires tout au moins. Le contraste n'en sera que plus violent, nous le verrons par la suite.

Selon notre deuxième définition, notre personnage principal, notre "point focal", "notre héros" est donc bien Julien, il n'a pas la noblesse des héros légendaires mais c'est à lui que le lecteur va s'attacher. Ajouter devant le terme "héros" le déterminant possessif "notre", c'est par conséquent ajouter une pierre à l'édifice, accroître encore la complicité entre l'auteur et son lecteur.

2) D'Henry Fielding à Walter Scott

Dans sa correspondance, Stendhal consultera Balzac pour savoir "s'il est bien permis d'appeler Fabrice **notre héros**", alors même qu'il ne s'était pas posé la question pour Julien. Influencé sans aucun doute par ses lectures d'Henry Fielding et de Walter Scott, son grand modèle, (*Ivanhoé*, 1819 - roman historique), il les cite d'ailleurs tous deux à la fin de son projet d'article (p.742), Stendhal leur emprunte la formule "our hero" pour désigner Julien, Fabrice et Lucien.

Henry Fielding publie en 1750 l'*Histoire de Tom Jones, enfant trouvé*, roman picaresque, chef d'œuvre du genre. Pour Stendhal, *Tom Jones* est aux autres romans ce que *L'Iliade* est à l'épopée. Les intrusions d'auteur et les occurrences de "notre héros" sont innombrables chez Fielding, sans commune mesure avec l'emploi, plus que modéré, qu'en fera Stendhal. Quelques exemples pris sur une seule page du roman *Tom Jones* :

"Après ce court préambule, nous ne craignons pas d'avilir **notre héros**, en faisant mention de l'ardeur immodérée avec laquelle il assouvit sa faim. Il est permis de douter qu'Ulysse lui-même le plus vorace (soit dit en passant) des héros de *L'Odyssée*, ce poème où l'on mange tant, ait jamais montré un si grand appétit. [...] **Notre héros**, dont nous n'avons fait jusqu'ici qu'ébaucher le portrait, se distinguait de tous les jeunes gens de son âge par sa bonne grâce. [...] Ami lecteur, considère les agréments réunis dans la personne de **notre héros** [...] Mistress Waters avait conçu non seulement une grande estime mais également une grande tendresse pour **notre héros**."

A travers ces quelques exemples, nous voyons que le héros, Tom Jones, notamment à travers la périphrase "notre héros", est constamment victime des moqueries de son créateur. Que ce soit l'adresse au lecteur (on le voit dans l'exemple cité plus haut "ami lecteur") ou l'ironie, ce sont deux procédés de style que Stendhal n'hésitera pas à emprunter à Fielding. Héros souvent bien naïf ou sans délicatesse mais ayant du cœur, Tom Jones, par son ridicule, s'attire ainsi la sympathie du lecteur, touché par ses mésaventures. Même processus pour le héros stendhalien ; ainsi Crouzet remarque-t-il, dans *Le roman stendhalien*, que "le ridicule est intégré au héros, c'est une condition de familiarité, de sympathie, d'amour pour le lecteur".

3) Les intrusions d'auteur (Blin)

« Notre héros », par L. D. FB (Merci !)

"Notre héros" pose donc la question de la relation de l'auteur au lecteur et, en effet, Stendhal discute avec son lecteur, s'en préoccupe. En utilisant le terme "notre héros", Stendhal "tire le lecteur par la manche" (expression empruntée à Georges Blin, dans son chapitre sur les intrusions d'auteur dans *Stendhal et les problèmes du roman*), il instaure en quelque sorte un dialogue avec lui, l'obligeant à être partie prenante de son point de vue sur Julien. Julien est son héros et le nôtre aussi, qu'on le veuille ou non. A travers le possessif, il installe une intimité entre l'auteur, le personnage et le lecteur. Ce dernier est en effet associé à un point de vue, à la fois témoin et complice des jugements proférés. Cette technique romanesque lui permet de gagner notre complicité. L'exemple le plus éloquent se trouve à la page 272, lorsque Julien se trouve au séminaire : "Nous craignons de fatiguer le lecteur du récit des mille infortunes de **notre héros**." Stendhal lie dans une même phrase le lecteur, l'auteur et le héros et il renvoie, par l'utilisation de l'hyperbole "mille infortunes" au roman picaresque et à Fielding.

Si, dans un premier temps, Stendhal nous pousse à avoir de l'empathie pour Julien, pauvre victime de ses méchants camarades séminaristes, dans un deuxième temps on peut s'étonner de le voir évoquer son héros de manière si négative, le verbe "fatiguer" étant d'une grande violence. Concrètement, il nous met à distance de son personnage, s'abstenant de nous raconter ses mésaventures, lassantes à force de se répéter, et peu glorieuses pour un tel "héros". Dans cette connivence avec le lecteur, "notre héros" serait donc une manière pour l'auteur de prendre ses distances avec son personnage.

II - Un narrateur qui prend ses distances

1) Un héros pas si héros

Une mise à distance accompagne bien souvent l'apparition de l'expression "notre héros". Comme le note Marie Parmentier (*Stendhal stratège*), Julien est bien souvent appelé "notre héros" au moment même où il est justement "fort peu héros", en référence à Fabrice ("Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment" (épisode de *La Chartreuse de Parme* dans lequel Fabrice Del Dongo, qui n'a que seize ans, se retrouve à la bataille de Waterloo, complètement perdu). Dans *Le Rouge et le Noir*, ce n'est qu'au chapitre XIV, au moment où Julien est plus que jamais déterminé à séduire Mme de Rênal ("ma petite intrigue avec la maîtresse du logis va me distraire un moment", p.140) que Stendhal emploie pour la première fois et de manière ironique les termes de "notre héros".

Lecture p.140-141

"D'après les confidences de Fouqué et le peu qu'il avait lu sur l'amour dans sa bible, il se fit un plan de campagne fort détaillé. Comme, sans se l'avouer, il était fort troublé, il écrivit ce plan

Le lendemain matin au salon, Mme de Rênal fut un instant seule avec lui : – N'avez-vous point d'autre nom que Julien ? lui dit-elle.

A cette demande si flatteuse, **notre héros** ne sut que répondre. Cette circonstance n'était pas prévue dans son plan. Sans cette sottise de faire un plan, l'esprit vif de Julien l'eût bien servi, la surprise n'eût fait qu'ajouter à la vivacité de ses aperçus.

Il fut gauche et s'exagéra sa gaucherie."

Ici, en effet, son "plan" de campagne tombe à plat à la première difficulté ("Il fut gauche et s'exagéra sa gaucherie"). Julien fait un bien piètre séducteur et la référence implicite à Napoléon (avec le plan de campagne, le mot "plan" étant répété 4 fois) ne fait que renforcer le contraste et donc le ridicule de la situation. C'est ainsi par antiphrase et en jouant sur le double sens du mot que le terme de héros est employé : incapable d'improviser, gauche, notre héros est justement un bien piètre héros. A des années lumières d'un Don Juan ou

« Notre héros », par L. D. FB (Merci !)

d'un vicomte de Valmont, il apparaît comme un séducteur de pacotille, qui utilise le même langage (celui du vocabulaire guerrier) sans avoir les moyens de ses ambitions. "Notre héros" intervient donc en référence aux aspirations de Julien qui se veut un héros avec le seul défi, la seule conquête qu'il a à sa portée : Mme de Rênal. Cet emploi serait donc doublement ironique, du point de vue du ridicule de la comparaison avec le héros guerrier mais également parce que même dans la conquête amoureuse c'est la Bérézina. Heureusement pour lui, ce sera justement cette gaucherie qui, paradoxalement, séduira Mme de Rênal ("Elle y vit l'effet d'une candeur charmante", p.140; "C'est la timidité de l'amour dans un homme d'esprit ! se dit-elle enfin, avec une joie inexprimable", p. 142). Ce n'est pas la campagne d'Italie qu'il s'agit de mener, mais bien plutôt une bataille gagnée d'avance.

Ainsi, le narrateur est proche du héros, jusqu'au chapitre XIV où il prend une soudaine distance. Marie Parmentier, toujours, emploie les termes de consonance, dissonance (que l'on peut traduire approximativement par "sympathie" / "antipathie") héros/narrateur.

Ce premier moment de "dissonance" se confirme une page plus loin ; revoilà "notre héros" qui se ridiculise avec l'épisode des ciseaux anglais : en présence de Mme Derville et du sous-préfet Maugiron, Julien ne trouve rien de mieux que de faire du pied à Mme de Rênal (p.142) :

"Ce fut dans une telle position, et par le plus grand jour que **notre héros** trouva convenable d'avancer sa botte et de presser le joli pied de Mme de Rênal, dont le bas à jour et le joli soulier de Paris attiraient évidemment les regards du galant sous-préfet".

C'est toute la sottise et la gaucherie de Julien qui sont mis en avant. Ainsi, à partir du chapitre XIV, avec l'apparition de l'expression "notre héros", le narrateur prend de la distance avec son personnage, véritable héros d'épopée burlesque, il se montre ironique à son égard et nous amuse à ses dépens. Il est remarquable de constater que c'est au moment même où cette expression apparaît que le personnage est le plus grotesque et que les mots du narrateur sont les plus sarcastiques.

Cette gaucherie (Stendhal insiste et répète à loisir les termes "gauche" et "gaucherie") se retrouve à l'hôtel de La Mole (p.487) avec l'image pitoyable de l'homme que l'on ignore, isolé sur sa chaise de paille :

"Le malheur diminue l'esprit. **Notre héros** eut la gaucherie de s'arrêter auprès de cette petite chaise de paille, qui jadis avait été témoin de triomphes si brillants. Aujourd'hui personne ne lui adressa la parole ; sa présence était comme inaperçue et pire encore. Ceux des amis de mademoiselle de La Mole, qui étaient placés près de lui à l'extrémité du canapé, affectaient en quelque sorte de lui tourner le dos, du moins il en eut l'idée."

Les critiques explicites, ajoutées aux critiques implicites contenues dans "notre héros" se font principalement sentir lorsque le narrateur porte un regard sur la relation que Julien entretient avec Mme de Rênal : "En un mot, rien n'eût manqué au bonheur de **notre héros**, pas même une sensibilité brûlante dans la femme qu'il venait d'enlever, s'il eût su en jouir." (p.148), "Il manqua à **notre héros** d'oser être sincère" (p.156). Sans contestation possible, on peut dire qu'il porte un jugement négatif sur l'attitude et les pensées de son héros, qu'il blâme. A ce moment-là du roman, Julien est jugé comme un homme incapable d'éprouver ni plaisir ni amour sincère. On remarquera au passage que c'est une des rares fois où Stendhal prend parti contre son héros, au bénéfice d'un autre personnage.

C'est lors de son arrivée au séminaire que l'on retrouvera ce point de vue critique et ironique : "Quand Julien put ouvrir les yeux, l'homme à la figue rouge continuait à écrire; le portier avait disparu. Il faut avoir du courage, se dit **notre héros**." (p.250). Par effet de contraste, Stendhal ridiculise Julien, héros voulant se donner du courage alors même qu'il vient de s'évanouir comme une jeune fille. "Toutes les premières démarches de **notre héros** qui se croyait si prudent furent, comme le choix d'un confesseur, des étourderies." (p.257). Là encore, l'auteur met en place une opposition entre la relative "qui se croyait si prudent" et le nom

« Notre héros », par L. D. FB (Merci !)

"étourderies", renforcée par la sommation exhaustive du groupe déterminant "toutes les". Force est de constater que, dans la majorité des cas, "notre héros" apparaît dans des moments où Julien a une attitude bien peu héroïque, et donc de manière antiphrastique. Il est finalement très proche de l'expression "notre provincial" que Stendhal utilise notamment p.240.

2) Un antihéros : le type de l'arriviste

Cette mise à distance se confirme à divers moments de l'action, où Julien apparaît nettement comme un antihéros, prototype de l'arriviste et du "héros fourbe", selon l'expression de Michel Crouzet, ennemi de la société. Cela nous ramène également à la critique de Mérimée qui parle des "traits atroces" de Julien. Ainsi, au séminaire, alors même qu'il vient d'apprendre de la bouche de Fouqué que Mme de Rênal venait se confesser à Besançon, son émotion est bien vite dépassée par ses rêves d'ambition (p.261) :

"Cette visite eût fait une profonde impression sur **notre héros**, si dès le lendemain, un mot que lui adressa ce petit séminariste de Verrières, qui lui semblait si enfant, ne lui eût fait faire une importante découverte. Depuis qu'il était au séminaire, la conduite de Julien n'avait été qu'une suite fausses démarches. Il se moqua de lui-même avec amertume." (p.261)

Dans cet exemple, c'est un héros bien froid qui nous est proposé, surtout préoccupé de lui-même, un héros qui ne correspond pas aux modèles romanesques traditionnels.

3) Une mise en scène ou l'affirmation d'une éthique

Cependant, si l'on en croit Marie Parmentier, tout ceci ne serait qu'une mise en scène, une stratégie (pour reprendre le titre de son ouvrage) une manière pour Stendhal non pas de désavouer réellement "son héros" mais d'affirmer une éthique. Dans son projet d'article, Stendhal voit une corrélation entre le héros parfait et la mauvaise littérature, autrement dit "la littérature pour femmes de chambre"; je cite p.728 : dans "**le roman pour les femmes de chambre [...] le héros est toujours parfait et d'une beauté ravissante**". Mettre à distance son héros et le critiquer est donc un moyen de défendre son œuvre, et d'en faire de la "bonne littérature". "Notre héros" n'est pas un homme idéal, délicat et toujours parfait dans ses manières et dans ses rapports aux femmes mais un jeune homme maladroit et qui manque de sincérité.

Stendhal se place du côté du vrai, du "roman", non du côté de l'idéalisation, de la manipulation et donc du "romance". Je cite toujours p.728 : "Toutes les femmes de France lisent des romans, mais toutes n'ont pas le même degré d'éducation. De là, la distinction qui s'est établie entre les romans pour les femmes de chambre (je demande pardon de la crudité de ce mot inventé, je crois, par les libraires) et le roman des salons." Il s'adresse ainsi en quelque sorte à un lecteur cultivé, un alter-ego complice, capable de le comprendre qui renvoie à la dédicace : "to the happy few", une élite. Notre héros et pas celui des autres, le héros de cette élite cultivée et sensible à des années lumières des femmes de chambres, ces dernières étant le symbole des médiocres. Marquise versus femme de chambre. Si, néanmoins Stendhal s'adresse à ces deux types de lectorat, "notre héros" s'adresserait donc plus précisément aux "happy few", à la parisienne qui évolue dans les salons.

Dès lors, ces moments de dissonance ne seraient là que pour tenter de dissimuler les moments d'accord entre le narrateur et le personnage et ne concerneraient que les éléments accessoires de l'intrigue. Nous allons essayer de montrer que ce ne sont que des effets et non une distance réelle qui est mise en place par l'auteur.

III - Un retour complice vers le héros

A travers cette solidarité du "nous" contenue dans le terme "notre héros", Stendhal installe en réalité une complicité et laisse échapper toute la tendresse qu'il a pour son personnage. C'est ce retour complice vers le héros qu'il va s'agir de faire émerger.

1) Mon héros ou la tendresse pour son personnage

Tantôt se campant en juge et tantôt en père protecteur, Stendhal n'est jamais si définitif sur son personnage. Julien apparaît même parfois comme son alter ego. Notre héros est l'être solitaire et sensible, celui qui s'évanouit au séminaire, qui souffre de se sentir toujours incompris ou mal-aimé : "l'amour-propre toujours souffrant de notre héros" (p.380). "Notre héros" cache évidemment "mon héros" et peut-être le moi souffrant de notre auteur, ce "tempérament mélancolique de Cabanis" (*Vie de Henry Brulard* p.128), "j'étais sombre et sournois" (ibid. p.100). Même l'épisode de l'évanouissement peut être mis sur le compte de son espagnolisme (ibid. p. 210), une émotivité à fleur de peau qui transparaît dans les nombreuses scènes de pleurs (au début avec son père, rencontre avec MDR, face à l'amour de Chélan, chez Valenod, lorsque Stanislas veut lui donner de l'ag, dans les bras de Pirard, retrouvailles avec MDR). Dans un effet de retournement, il le critique pour mieux l'excuser (il est vrai que le séminaire, tel qu'il nous est présenté, ne peut que choquer une âme sensible).

Julien, mon héros : cette expression peut résumer l'impression d'ensemble car en effet, Stendhal entre, et nous fait entrer, en sympathie avec son personnage. Tel le père grondant son enfant, Stendhal apparaît bien souvent comme le créateur bienveillant, compréhensif et affectueux morigénant sa créature, jouant sans grande conviction le rôle du père fâché pour nous, spectateurs pas si dupes. Ou celui du père compatissant face aux malheurs de son personnage, on peut ainsi reprendre l'expression citée précédemment "les infortunes de notre héros" pour la replacer dans son contexte. (p.272)

"il avait les mains blanches et ne pouvait cacher certaines habitudes de propreté délicate. Cet avantage n'en était pas un dans la triste maison où le sort l'avait jeté. Les sales paysans au milieu desquels il vivait, déclarèrent qu'il avait des mœurs fort relâchées. **Nous craignons de fatiguer le lecteur du récit des mille infortunes de notre héros.** Par exemple, les plus vigoureux de ses camarades voulurent prendre l'habitude de le battre ; il fut obligé de s'armer d'un compas de fer et d'annoncer, mais par signes, qu'il en ferait usage. Les signes ne peuvent pas figurer, dans un rapport d'espion, aussi avantageusement que des paroles." (p.272).

Ce passage peut être repris en prenant le contre-pied de l'analyse faite précédemment ou plutôt en montrant toute l'ambiguïté du regard porté par l'auteur sur son personnage. Grâce à l'opposition entre "les mains blanches", la "propreté délicate" de Julien et "Les sales paysans", notre héros sort grandi, en même temps que Stendhal glisse vers le registre pathétique à la limite de la parodie : "la triste maison où le sort l'avait jeté", "mille infortunes", "prendre l'habitude de le battre". Malgré l'ironie contenu dans ce passage, notre héros, avec son compas dérisoire, peut obtenir la compassion du lecteur. Pour Enzo Caramaschi l'ironie dont Stendhal enveloppe Julien ne serait que la pudeur de la tendresse (Actes du XVI^e Congrès International Stendhalien, "Stendhal face à Julien - Essai de sociologie du public" - *La création romanesque chez Stendhal*)

2) Jeunesse et ambition

Sa jeunesse, son enthousiasme, son espagnolisme vont servir d'excuse à son comportement. Il le critique pour mieux le disculper. Dans l'épisode de la cérémonie de Bray-le-Haut, c'est ce jeune homme qui découvre le monde qui est contenu dans "notre héros". Ebahi devant tant de magnificence, son ambition éclate face à l'évêque et à la beauté de la cérémonie. Même Napoléon, qui souvent n'est jamais très loin du mot "héros", est éclipsé (p.171 et p.173) :

"Mais ce bruit admirable ne fit plus d'effet sur Julien, il ne songeait plus à Napoléon et à la gloire militaire. Si jeune, pensait-il, être évêque d'Agde ! mais où est Agde ? et combien cela rapporte-t-il ? deux ou trois cent mille francs peut-être !

Les laquais de monseigneur parurent avec un dais magnifique ; M. Chélan prit l'un des bâtons, mais dans le fait ce fut Julien qui le porta. L'évêque se plaça dessous. Réellement il était parvenu à se donner l'air

« Notre héros », par L. D. FB (Merci !)

vieux, l'admiration de **notre héros** n'eut plus de bornes. Que ne fait-on pas avec de l'adresse ! pensa-t-il." (p.171)

Devant la porte, étaient réunies à genoux, vingt-quatre jeunes filles, appartenant aux familles les plus distinguées de Verrières. Avant d'ouvrir la porte, l'évêque se mit à genoux au milieu de ces jeunes filles toutes jolies. Pendant qu'il priait à haute voix, elles semblaient ne pouvoir assez admirer ses belles dentelles, sa bonne grâce, sa figure si jeune et si douce. Ce spectacle fit perdre à **notre héros** ce qui lui restait de raison. En cet instant, il se fût battu pour l'Inquisition, et de bonne foi. (p.173)

Dans ces deux passages, "notre héros" fait son apparition au moment où les rêves d'ambition de Julien se matérialisent et prennent une direction bien affirmée.

P. 237, lorsqu'il refuse la somme proposée par le maire, pour son année de pension au séminaire, c'est son sens de l'honneur qui transparaît dans "notre héros" mais aussi, dans un second temps, une certaine forme de réussite, ou en tout cas, une première étape franchie :

"Enfin Julien quitta Verrières. M. de Rênal fut bien heureux ; au moment fatal d'accepter de l'argent de lui, ce sacrifice se trouva trop fort pour Julien. Il refusa net. M. de Rênal lui sauta au cou les larmes aux yeux. Julien lui ayant demandé un certificat de bonne conduite, il ne trouva pas dans son enthousiasme de termes assez magnifiques pour exalter sa conduite. **Notre héros** avait cinq louis d'économies, et comptait demander une pareille somme à Fouqué.

Il était fort ému. Mais à une lieue de Verrières, où il laissait tant d'amour, il ne songeait plus qu'au bonheur de voir une capitale, une grande ville de guerre comme Besançon." (p.237)

A ce moment-là, le héros est celui dont la vie bascule, d'un point de vue géographique et personnel, avec le départ pour Besançon. Ces rebondissements de l'action sont ainsi souvent marqués par l'apparition de la locution "notre héros". Julien est alors présenté comme un personnage énergique, acteur de sa vie. Voir notamment aux pages 527 et 531 les mots "courir" et "entreprise" qui accompagnent les démarches de "notre héros".

"À peine de retour à Paris, et au sortir du cabinet du marquis de La Mole, qui parut fort déconcerté des dépêches qu'on lui présentait, **notre héros** courut chez le comte Altamira." (p. 527), "Cette scène égaya un peu **notre héros** ; il fut sur le point de sourire. Et voilà le dévot Altamira, se disait-il, qui m'aide dans une entreprise d'adultère." (p.531)

Dans tous les exemples que nous venons de citer, par le biais de l'expression "notre héros", l'auteur (et le lecteur) accompagnent Julien dans son ascension de la société, de l'éblouissement de Bray-le-haut à l'entrée au séminaire jusqu'à l'entreprise de séduction de madame de Fervaques (voir p.546), ce sont des "panneaux" qui signalent qu'il gravit les marches de son ambition. Notre héros est d'ailleurs près de réussir, c'est ce que nous dit à demi-mot Stendhal, tout d'abord lors de son entrée dans le monde (Livre II, chapitre II) : " Le marquis montant deux à deux les marches d'un petit escalier dérobé, alla lui-même installer notre héros dans une jolie mansarde qui donnait sur l'immense jardin de l'hôtel. " (p. 339) et également lorsque ce même marquis apprend que l'ancien fils de charpentier a mis sa fille enceinte (p.571) : "Julien trouva le marquis furieux : pour la première fois de sa vie, peut-être, ce seigneur fut de mauvais ton ; il accabla Julien de toutes les injures qui lui vinrent à la bouche. **Notre héros** fut étonné, impatienté, mais sa reconnaissance n'en fut point ébranlée. Que de beaux projets depuis longtemps chéris au fond de sa pensée le pauvre homme voit crouler en un instant !"

Si les projets de l'un s'écroulent, les rêves de l'autre peuvent se concrétiser, la colère toute relative du marquis de la Mole (voir notamment l'expression "de mauvais ton") rendant le lecteur confiant quant aux suites de cette révélation.

« Notre héros », par L. D. FB (Merci !)

Dans ces moments-là, l'ironie s'efface pour laisser place à une sorte d'admiration face au chemin parcouru, il est bien "notre héros", celui franchit toutes les étapes, qui monte les marches de la société, du fils de charpentier au (presque) époux d'une aristocrate. On pourrait y voir un "notre héros" démonstratif, un clin d'œil au lecteur qui a bien placé sa confiance.

3) Un héros moderne

Le Rouge et le Noir met en scène un personnage qui cherche à affronter le monde, avide d'ascension sociale, un héros moderne, qui a sa propre morale, révolté contre les ordres de la société, insoumis face à une société rigide qui cherche à l'écraser et dont l'hypocrisie est la seule arme. Par l'énergie qu'il déploie, le héros stendhalien est en quête de bonheur, celui-ci consistant (*a priori*) à s'élever dans la société étriquée et bloquée de la Restauration.

Crouzet voit ainsi une "dimension héroïque" dans cette "fausseté parfaite" de Julien (*Le héros fourbe chez Stendhal*). Telle Mathilde séduite par (p.422) "l'orgueil" de Julien, sa "résistance". "Ce machiavélisme la frappait... Quelle profondeur !"

Dans ce "notre héros" apparaît donc toute l'ambiguïté du personnage, à la fois préoccupé de manipulation mais également inadapté, en résistance face à certains codes de la société de 1830. Il est "notre héros", celui du narrateur, celui du lecteur associé de force par l'auteur, car il s'éloigne du commun. "Notre héros" est celui qui est différent, qui ne cesse de commettre des fautes mais aussi celui qui accuse son temps.

Conclusion

Dans l'utilisation que Stendhal fait de l'expression "notre héros", presque toujours une double lecture est possible. On l'a bien noté, l'ironie est rarement absente cependant c'est une connivence avec le lecteur qui n'est pas exempte d'ambiguïté et qui permet tantôt de mettre Julien à distance et de nous faire entrer dans le "roman", loin des romans pour femmes de chambres, et tantôt de poser un regard tendre sur ce héros moderne, jeune et sans expérience, en butte à une société sclérosée contre laquelle il utilisera toutes ses armes, et dans laquelle il cherchera à trouver sa place.

Le héros, pour être l'homme de la situation, a besoin d'une époque de crise, de violence ou de terreur, Aldous Huxley, dans *le Meilleur des mondes*, chapitre XVII, affirme ainsi, par le biais d'un de ses personnages, que "La civilisation n'a pas le moindre besoin de noblesse ou d'héroïsme. Ces choses-là sont des symptômes d'incapacité politique." (p.262)

Espagnolisme : tendance à être excessivement passionné, émotif, comportement singulier dû à l'honneur et à l'héroïsme (vient de sa tante Elisabeth). Être inadapté face à une société pragmatique. Lire p.210 à 212 Brulard. Principes romantiques.

"ma tante Elisabeth avait l'âme espagnole. Son caractère était la quintessence de l'honneur." Caractère latin de Stendhal, vision symbolique et démodée de l'Espagne. Pays idéal, rêvé sans presque aucune base de réalité. (Juan Bravo Castillo - Actes du XVe congrès international stendhalien - Stendhal et le romantisme)